

HOMMAGE A LÉON XIII

“ A bas le Christ, son œuvre et ses mille mystères !
Honte à son triste nom ! honte à ses lois austères !
Puisse-t-il expirer ! puisse un siècle nouveau
De ses premiers rayons éclairer son tombeau ! ”
Tels sont, des affidés du ténébreux empire,
Les sinistres refrains, les accents de délire.
Tremblez, chrétiens, tremblez ! l'océan, dans son sein,
Va bientôt engloutir le bâtiment divin.
Mais non, gonfle-toi, mer ! soufflez, vents ! gronde, orage !
La nacelle du Christ se rit de votre rage,
Sur sa poupe agitée, un vieillard chargé d'ans,
Observe l'horizon, évite les brisants.
Les éclats de sa voix dominent la tempête ;
Un céleste rayon luit sur sa blanche tête.
Il contemple sans peur l'orage mugissant :
Le bras qui le protège est un bras tout-puissant.
Vaines sont vos fureurs, puissances de l'enfer :
Léon aura raison de ce siècle de fer.
A ses pieds sont tombés les arbitres du monde :
Les ennemis de Dieu, dans leur haine profonde,
Ne rêvant contre lui que vengeance et que fiel
Baisent la froide main du ministre du ciel.
Un pouvoir inconnu devant lui les entraîne,
Et l'aspect du vieillard calme un instant leur haine.
Déjà bien des hivers sur son front sont passés,
Sa main est défaillante et ses membres glacés.
Cependant, que fait-il ? Quel étrange miracle !
Il est du monde entier le soutien et l'oracle.
De l'église outragée intrépide vengeur,
Il confond le mensonge et résiste à l'erreur.
Tous les peuples du monde, au jour de la détresse,
Du pontife romain invoquent la sagesse.
Le prince de l'église adoucit leur douleur
Et leur fait retrouver le chemin du bonheur.
Puissent, ô grand Léon, sur ton auguste face,
Les ans se succéder, sans y laisser de trace !
Puisses-tu bien longtemps couler des jours heureux !
Que les larmes jamais n'assombrissent tes yeux !
Sans faiblesse poursuis ta brillante carrière !
De ton bras protecteur couvre toujours la terre !
Le premier des pasteurs de l'église du Christ,
Du fond de son tombeau te regarde et sourit.

LE PETIT ROSEAU.

Montréal, 1894.



UN DRAME IGNORE

(Suite)

III

La maison de pension privée de Mme Duprat est bien connue de presque tous les employés du Grand-Tronc qui ont leurs quartiers maîtres, à Montréal, et surtout de tous les célibataires, car à différentes reprises et pour un temps plus ou moins long, ils se sont presque tous hébergés là, s'y trouvant bien logés, bien nourris et traités en petits seigneurs.

Le fait est que les pensionnaires y jouissaient d'une liberté sans mesure. La maison n'avait pas de loge, par conséquent pas de concierge, la porte était toujours ouverte et chacun sortait et rentrait à son gré sans que jamais personne s'en occupât ; la table aussi était toujours servie, on y mangeait à toute heure, quand on avait faim.

Pour ce qui était du sommeil, les habitués seuls pouvaient en jouir, car la nuit comme le jour il y avait du bruit. Un étranger qui serait entré là, si ce n'eût été la lumière du jour ou l'obscurité de la nuit, n'aurait pu deviner à la pose des gens, dans laquelle de ces phases on était : il y avait toujours quelques uns qui dormaient et d'autres qui veillaient. C'était l'état du métier qui voulait cela. Conducteurs, serre-freins, mécaniciens et chauffeurs au nombre d'une trentaine, étaient requis chacun à des heures différentes et irrégulières et revenaient de même. On comprend que c'était un brouhaha continuel.

C'était dans ce caravansérail qu'habitait notre jeune conducteur Harry, et c'est là qu'il se rendit en quittant Georges Laurin.

Après avoir grimpé deux à deux les degrés de l'escalier en spirale qui conduisait à sa chambre, il se trouva face à face avec Robert Brown, l'un de ses

serre-freins et son compagnon de chambre. Celui-ci était sous les armes, c'est-à-dire prêt à partir pour l'ouvrage.

— Sommes-nous donc requis pour le service ? demanda Harry.

— Oui, répondit Brown, depuis une demi-heure, et tu as failli être en retard. Allons, fais diligence, je vais t'attendre.

Ils entrèrent tous deux dans leur chambre, et Harry procéda rapidement à changer sa toilette des jours de fête pour celle du travail, et, sans perdre une minute, ils se dirigèrent en causant vers le foyer bruyant des locomotives et des fourgons, point de départ du train qu'ils devaient conduire à destination.

— Sais-tu, dit Brown, que j'ai un instant craint une de tes incartades, lorsqu'à sept heures je ne te voyais pas revenir. Peut-être aurait-il, une fois de plus, levé le coude, pensai-je... et puis... Mais je suis content qu'il n'en soit rien, car tu sais que, dans les circonstances présentes, une seule faute de ce genre pourrait bien te priver de ta position où te réduire à la mienne, ce qui, je te l'avoue, me causerait un véritable chagrin... mais il ne s'agit pas de cela, tu n'as pas l'air d'un homme disposé à mal... Raconte-moi donc ce qui t'a retenu ; je gage qu'il s'agit de la jolie blonde du square Viger. Est-ce que je me trompe ?

— Peut-être que non, mais...

— Mais quoi ? Parles donc, vilain cachottier !

— Comment veux-tu que je parle ! Depuis que nous sommes partis, je n'ai fait que t'écouter ; tu ne m'as pas laissé le temps d'exprimer une pensée.

— Eh bien ! je me tais. L'as-tu revue ?

— Non, mais je la reverrai, j'en suis sûr. Je sais son nom et le lieu où elle demeure ; bien plus, je suis invité à aller chez elle.

Robert eut un sourire incrédule.

— Tu crois à une farce, hein ! continua Harry. Eh bien ! je vais tout te dire.

Et il raconta ce qui s'était passé entre lui et Georges Laurin.

Laissons les deux compagnons poursuivre leur entretien et, en indiscret, entrons ensemble, lecteurs, chez Mme Laurin, quelques instants après la rentrée de Georges.

On avait soupé, et Berthe finissait de desservir le reste des pauvres mets dont s'était composé l'ordinaire de la famille. Pendant qu'elle s'occupait ainsi dans la cuisine, Georges était assis dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la rue et s'était repris à rêver à ses projets, à Harry et à Berthe. Il repassa dans son esprit sa conversation avec celui-là, et il se félicita d'avoir fait sa connaissance. Ils se reverraient certainement, et si, comme il l'avait entendu dire, la compagnie qui employait Harry était à court de bras, il pourrait peut-être, lui aussi, obtenir un emploi.

Sans doute, il n'aurait pas droit au même salaire que son nouvel ami ; on ne lui donnerait pas un train à conduire. Il pensa qu'il serait serre-freins, et un petit frisson d'épouvante le secoua de la tête aux pieds. Il se souvenait de les avoir vus, ces hommes, grimper dans les échelles de fer et marcher sur le sommet des wagons en branle ; il avait remarqué leurs mains, leurs figures et leurs habits tout sales, imprégnés d'huile noire et de poussière de charbon, ramassée ça et là sur la locomotive qu'il leur avait maintes fois vu escalader, alors qu'elle roulait à une vitesse extraordinaire.

Il avait plaint ces hommes, et voilà qu'il aspirait à entrer dans leurs rangs... pourrait-il remplir les devoirs qui incombent à ces employés ? Il en avait bien le courage, mais en aurait-il la force ? Ses membres, qui n'avaient jamais eu l'exercice d'aucun travail manuel, seraient-ils assez solides, assez élastiques ? Il verrait, il causerait de cela avec le jeune conducteur à la prochaine occasion.

Il en était à cette détermination, quand il sentit deux bras enlacer autour de son cou, et la tête mignonne de Berthe, un peu craintivement, s'approcha jusqu'à ce que sa blonde chevelure couvrit le front soucieux du jeune homme.

— Ne songe donc pas ainsi, dit-elle, de sa voix caline ; tu me fais peur quand je te vois aussi sérieux. Dis-moi plutôt quelle chimère tu caresses, fais-moi ta confidente... Si tu as des chagrins, j'en veux ma part ; je ne suis plus une petite fille, vois-tu... j'ai seize ans.

Voyant qu'il ne changeait pas d'attitude et ne lui rendait pas ses baisers, elle détacha ses bras, sans secousse, et recala d'un pas.

Deux grosses larmes perlaient à ses cils. Ce que ses caresses n'avaient pu obtenir, ses pleurs le méritèrent.

A son tour, Georges lui prit la tête dans ses mains et l'embrassa sur les yeux.

— Petite folle, va ! qui te dit que je suis malheureux ! Tu te trompes, je ne le suis pas et je n'ai pas de chagrins à te faire partager, mais... j'ai un projet en tête et c'est cela qui me rend parfois bourru avec toi. Ce projet, je vais te le dire, mais tu seras discrète, tu n'en parleras pas à notre mère, elle pourrait s'alarmer à tort ; c'est pour son bonheur et le tien que je veux un changement de situation et de fortune.

— Tu vas quitter le magasin ? interrogea Berthe.

— Ce n'est pas bien certain, répondit Georges. Te souviens-tu, le jeune homme qui m'a salué...

— Dans le carré Viger ? interrompit vivement la jeune fille. Oh, oui ! Je m'en souviens, il était si beau et avait l'air si bon. Pair, ayant baisé la voix comme pour une confiance grave, elle ajouta : J'ai rêvé à lui, hier... et je l'aimais.

— Eh bien, continua Georges—sans remarquer la rougeur de la fillette—je le connais, ce jeune homme, il s'appelle Harry Doucet, il est conducteur de trains, à l'emploi du Grand-Tronc. Il demeure près d'ici et il doit venir me voir bientôt ; nous sommes déjà presque amis, et s'il n'en tient qu'à moi, nous le serons tout à fait avant longtemps, car j'aime sa figure franche et ouverte.

— Moi aussi, murmura Berthe ; j'ai trouvé qu'il est très bien, et je sens que je l'aimerai... parce qu'il sera ton ami. Mais, reviens donc à ton projet nouveau, as-tu quelque emploi en vue ?

— Oui, Berthe, j'ai entendu dire à ce jeune homme que, s'il est employé, on a besoin de nouveaux bras, et je veux le prier de me présenter ; si j'obtiens ce que je désire, la gêne disparaîtra d'ici, et toi et notre mère vous n'aurez plus le souci de l'avenir.

La jeune fille allait sans doute poser d'autres questions, mais l'entretien fut coupé court par l'arrivée de la mère.

IV

— Hello, Robert Brown ! Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire, tu n'es pas avec ton chef Harry Doucet. Est-il malade, en congé ou quoi ?

Celui qui parlait ainsi était le chef de gare de V... ; il s'adressait à un serre-freins, assis dans l'observatoire du wagon d'arrière garde d'un convoi spécial.

— Non, répondit le serre-freins, il est ni malade ni en congé, mais il a trop fêté la dive bouteille cette nuit... et ce matin, il avait trop mal aux cheveux pour occuper son poste et on l'a remplacé par un autre.

— Oh ! murmura le chef de gare en s'éloignant, une fois de plus ou une fois de moins, qu'est-ce pour celui qui est adonné à cette passion de boire. Il finira mal, ce jeune homme...

Oui, vous l'avez compris lecteurs, Harry Doucet, ce jeune homme aimable et sympathique que chacun aimait, ce jeune homme si bien doué sous le rapport physique et intellectuel, avait un défaut, une passion, il aimait la boisson, et cette inclination mauvaise avait le funeste pouvoir de contrebalancer toutes ses qualités brillantes, quelles qu'elles fussent.

Tout d'abord, quand il était arrivé à Montréal, il s'était lié d'amitié avec un télégraphiste qui avait tout fait pour l'arrêter dans la voie dangereuse qu'il suivait. Il avait refusé le secours de cette main qui se tendait vers lui ; il avait méprisé ces conseils dictés par la raison ; il les avait écoutés, avait promis de les suivre et il était sincère alors, mais l'occasion était venue et conseils et promesses avaient été oubliés, cela dix, vingt fois.

Il était honteux de chacune de ces chûtes, il avait conscience du tort qu'il se faisait à lui-même ; il aurait tout donné pour racheter son passé et il faisait de louables efforts pour sortir victorieux de la lutte, mais alors que ses amis le